

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 77 (1932)
Heft: 1

Artikel: Caractères des armées modernes [fin]
Autor: Debeney
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341439>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Caractères des armées modernes.¹

(Suite et fin.)

III. ARMÉE DU TEMPS DE PAIX.

Après avoir déterminé avec quelque précision le caractère général du matériel de guerre et justifié ainsi la prépondérance qu'il a prise dans la guerre moderne, on peut passer à des conclusions pratiques et étudier la répercussion qu'exerce ce phénomène sur les armées du temps de paix et ensuite sur celles du temps de guerre. Mais du moment que nous parlons des armées nous évoquons un nouveau facteur, le facteur homme, car enfin ce sont bien des hommes qui composent les armées et nous nous trouvons à examiner ce que devient l'homme.

Qu'il manie la framée ou la mitrailleuse, c'est toujours l'homme qui est sur le champ de bataille, sur l'eau, dans l'air et toute considération sur la guerre est vaine qui n'associe pas à l'étude de l'armement l'étude de l'homme qui manie cet armement.

Oui, l'homme. Que devient l'homme dans ce tourbillon qui entraîne le matériel ?

a) *L'armement et le personnel.*

Il suffit de poser la question pour que immédiatement, du fond de l'instinct, monte aux lèvres de tous une première remarque que vous connaissez bien : n'est-il pas manifeste que la machine tend à remplacer l'homme ? Quelques soldats habiles à manœuvrer des mitrailleuses, des chars de combat, des avions gigantesques produiront facilement l'effet meurtrier de compagnies, de bataillons, d'escadrons armés de fusils

¹ Lire la première partie de cette étude dans la livraison de décembre 1931. Les nouveaux abonnés qui n'auraient pas reçu ce numéro peuvent le demander à l'administration de la *Revue militaire suisse*, qui se fera un plaisir de le leur adresser gratuitement. (Réd.)

et de sabres ; les effectifs ont perdu leur valeur ; la victoire n'est plus aux gros bataillons mais au matériel plus perfectionné.

Tel est le premier terme du raisonnement, il se présente de lui-même à l'esprit et, avec une logique apparente, il suscite immédiatement une conclusion qui est de remplacer la quantité par la qualité, de remettre un armement particulièrement soigné à un nombre restreint d'équipes particulièrement habiles et de laisser la masse des citoyens à leur labeur ordinaire. N'est-il pas vrai d'ailleurs qu'au cours de la guerre, l'extension chaque jour croissante de l'armement perfectionné a eu pour résultat de renvoyer du front de l'armée française, pour ne citer que celle-là, en pleine bataille plus de 500.000 hommes ? Le chiffre est impressionnant et se présente à l'esprit comme le coefficient formidable de la réduction apportée au nombre des combattants par la guerre des machines.

On peut préciser même la thèse par quelque examen de détail d'un effet encore plus immédiat.

En 1914, le bataillon d'infanterie comprenait 1000 hommes en chiffres ronds ; au cours de la campagne on a augmenté dans des proportions considérables sa dotation en armes automatiques, mitrailleuses et fusils-mitrailleurs, et, du coup, son effectif a été ramené à 700 hommes environ. Ainsi sans diminuer sa valeur combative, loin de là, l'emploi des machines a permis au bataillon d'infanterie une économie de 300 hommes, presque un tiers de son effectif.

Et les machines nouvelles, quelle économie de personnel ! Le char blindé est manié par deux hommes ; l'avion de combat emporte un pilote et un mitrailleur, au total aussi deux hommes ! Et vraiment la valeur combative de ces engins ne suggère-t-elle pas comme une opération avantageuse de remplacer les 700 hommes d'un bataillon d'infanterie par 350 avions ou 350 chars blindés ?

Qu'on prenne le problème globalement avec les effectifs renvoyés du front en pleine guerre ou spécifiquement en examinant les armes en détail, on se flatte d'aboutir au même résultat : la machine remplace l'homme ; donc nous pouvons augmenter les machines et envoyer moins d'hommes à la

guerre, sans même attendre le nouvel Alexandre de Von der Goltz.

Certes on doit convenir que la formule est séduisante et il n'est que juste de s'y arrêter : après les terribles hécatombes de la grande guerre toute solution susceptible d'économiser le sang sera accueillie comme bienfaisante et désirable, mais, justement parce qu'elle bénéficie d'une prévention favorable, la formule doit être l'objet d'un examen rigoureux.

Et tout d'abord, il est intéressant de suivre ces 500.000 hommes qui ont été retirés du front pendant les opérations mêmes : où sont-ils allés ? Sont-ils vraiment rentrés chez eux pour reprendre leur vie du temps de paix et les travaux de la paix ? Aucunement ; nous les retrouvons dans les organes de ravitaillement ou dans des ateliers désignés, catalogués, en train de fabriquer des machines et engins meurtriers de toute nature ; où que fonctionnent ces organes et ces ateliers, qu'ils soient plus ou moins rapprochés du front, les hommes n'y combattent plus sans doute mais ils sont encore à la guerre.

Dans le bataillon d'infanterie que sont devenus les 300 hommes économisés par l'extension des armes automatiques ? Sont-ils rentrés chez eux ? Pas davantage. Il faut savoir que chacune de ces armes automatiques pour son service, son entretien et son ravitaillement en munitions exige le concours immédiat de sept à huit hommes environ et, comme un bataillon compte environ 40 de ces engins les 300 hommes retirés de la ligne de feu se retrouvent à proximité dans le personnel employé, à des échelons différents, à assurer ces diverses opérations.

Ce char blindé que deux hommes seulement mènent au combat, il exige 46 hommes pour son service, son entretien et son remplacement ; et l'avion, lorsqu'il emporte dans les airs son pilote et son mitrailleur bénéficie de l'effort de 60 hommes employés à le réparer, le ravitailler, garnir son terrain d'atterrissage, et renouveler sa fabrication. Ces chiffres ne sont qu'une approximation destinée simplement, répétons-le, à indiquer un ordre de grandeur.

En fait, on peut comparer nos machines modernes à ces

chevaliers du moyen âge qui se précipitaient dans la bataille comme des bolides cuirassés : leur lance, leur terrible lance, appuyée du poids de leur armure et de leur monture, défonçait, crevait, perçait avec une irrésistible puissance. Cette lance seule comptait et on disait : le sire de Coucy ou Rodolphe d'Erlach avait vingt-cinq lances avec lui. Mais chaque cavalier ne pouvait revêtir sa pesante armure et se mettre en selle qu'avec l'aide de plusieurs écuyers, il fallait des varlets pour soigner et barder de fer son lourd destrier ; il fallait des couteliers pour achever l'adversaire terrassé : tout le personnel indispensable à l'utilisation de l'armement de l'époque, était compris dans le terme collectif de « lance » et les 25 lances du sire de Coucy ne représentaient pas seulement 25 chevaliers mais bien plusieurs centaines d'hommes.

Il en est de même aujourd'hui : ni un char blindé ni un avion ne comptent deux hommes ; ils en comptent en réalité une cinquantaine. Deux d'entre eux seulement se servent de la machine, mais la machine se sert des autres. Ceux-ci attendent l'engin précieux à sa rentrée du tournoi, ils l'abritent, le réparent, le graissent ; ceux-là lui apportent de très loin l'essence précieuse et l'huile qui font sa nourriture, d'autres encore plus loin le soignent et le radoubent après de trop dures épreuves et d'autres, tout au fond du pays, lui usinent des pièces de rechange dont il est si gourmand ou fabriquent l'engin destiné à le remplacer dans un délai assez court, car toutes ces machines sont délicates et durent peu.

Cette loi qui impose la dispersion échelonnée à l'équipe de la machine est la loi même de la guerre moderne ; elle a rangé l'armée entière suivant un dispositif nouveau, un dispositif en profondeur : voilà l'innovation.

Ainsi, en poussant notre analyse jusqu'au bout, c'est-à-dire, après l'élément matériel, en interrogeant à son tour l'élément humain qui doit toujours prononcer le dernier mot, nous arrivons à constater que la prépondérance du matériel ne tend aucunement à substituer le matériel aux effectifs, mais qu'en revanche elle a profondément modifié la répartition de ces effectifs.

Cette répartition nouvelle des effectifs va-t-elle boule-

verser la constitution des armées ? Aura-t-elle des conséquences de nature à atteindre, à changer la forme générale de ces armées ? C'est ce qu'on s'est demandé un peu partout.

On constate tout d'abord que le dispositif en profondeur a supprimé et supprimera certains organes, il en a créé et en créera un grand nombre de nouveaux, il imposera surtout des méthodes d'instruction nouvelles, mais il semble bien que son influence reste limitée aux éléments mêmes qui composent l'armée, et qu'elle n'atteigne pas la forme générale de ces armées.

Augmenter l'aviation, diminuer la cavalerie, former des unités de communications, recruter en militaires de carrière les nombreux chefs d'équipe de toutes armes, spécialiser certains, élargir l'instruction des cadres en la faisant déborder sur toutes les armes, sont autant de réformes, pour en citer quelques-unes, qui se réalisent aussi facilement dans une armée de métier que dans une armée nationale ou une armée de milices.

Et si la forme générale des armées du temps de paix n'est pas atteinte par l'évolution du matériel, ne serait-ce pas pour la raison très simple qu'elle dépend d'autres facteurs ?

b) *La forme générale des armées.*

On sait que cette question est d'une brûlante actualité : armée de métier, armée nationale, milice, quelle est la forme du temps de paix d'où sortira, le cas échéant, l'armée du temps de guerre la plus conforme aux nécessités modernes ? L'armée du temps de paix est-elle l'avant-garde d'une autre armée plus nombreuse mais plus lente à mettre en ligne ? Est-elle au contraire une forme définitive que viendront compléter des réserves ? Est-elle enfin une simple école d'instruction qui prépare au plus près la forme de guerre ? Toutes ces solutions sont agitées avec d'autant plus d'ardeur que les différents pays se trouvent à l'heure actuelle appelés à comparaître devant la Société des Nations, pour subir une espèce d'examen militaire en vue d'une comparaison de leurs ressources de guerre.

Les compétitions seraient, je crois, moins acerbes si la question se posait devant l'opinion sous son vrai jour.

Sans doute le problème posé par la guerre de matériel est le même pour tout le monde en temps de guerre, mais la solution du temps de paix peut différer, car le choix entre les solutions diverses n'est pas abandonné à des considérations doctrinaires, ni à des exigences purement techniques ; il n'est pas libre, il est imposé par les circonstances et celles-ci s'appellent le respect des traités, les obligations spéciales à chaque nation, la situation géographique, le tempérament propre à chaque pays.

Prenons trois Etats dont les organisations militaires sont essentiellement différentes, l'Angleterre, la France et la Suisse ; leur choix a été dicté par des considérations qui n'ont rien de philosophique et qui ont au contraire un caractère déterminé indéniable.

L'Angleterre est une île ; ses frontières sont purement maritimes et elle possède un domaine colonial incomparable. L'Angleterre confie la garde de ses frontières à sa marine, c'est sa flotte qui est sa couverture et Dieu sait que cette flotte est l'objet de tous ses soins ; pour la protection de ses colonies, elle entretient une armée de métier très puissante ; pour la garde de son territoire elle se contente d'une simple milice à forme d'ailleurs très atténuée. Dans le cas où elle prendrait part à une guerre continentale, l'Angleterre compte que sa flotte et son armée de métier lui procureraient le temps d'organiser une nombreuse armée de matériel.

La France a des frontières terrestres et des frontières maritimes d'une étendue sensiblement égales ; elle possède un domaine colonial important. Elle est obligée d'avoir une marine sérieuse pour défendre ses côtes, d'entretenir une armée de métier pour la garde de ses colonies et enfin d'avoir pour la défense de ses frontières terrestres une armée rapidement prête, c'est-à-dire une armée nationale. Ces obligations multiples ont de tout temps lourdement pesé sur les épaules du pays ; elles entraînent un équilibre des charges qui ne s'obtient qu'au prix de grands sacrifices et qui a l'inconvénient de donner à un pays sincèrement pacifique les apparences d'un armement exagéré ; pour les esprits mal renseignés ou mal disposés ces apparences servent à répandre les préventions les plus injustifiées.

Les frontières de la Suisse sont exclusivement terrestres et, de ce chef, le pays est débarrassé de toute préoccupation coloniale ou maritime, mais d'autre part il a l'inconvénient d'avoir pour limitrophe des Etats plus peuplés et dotés par conséquent d'un appareil militaire considérable. Mais la Suisse a proclamé et fait reconnaître sa neutralité ; elle se contente donc d'une armée de milices destinée à défendre cette neutralité ; elle sait que le sentiment national et l'éducation civique si profondément ancrés dans l'âme de ses enfants lui procureront la force nécessaire pour attendre les interventions qui ne lui manqueront pas si cette neutralité était quelque jour violée et elle a donné à son armée une forme générale qui lui permet d'utiliser au mieux l'exceptionnel tempérament de la nation.

IV. ARMÉES DU TEMPS DE GUERRE.

Il est donc raisonnable d'écarter de cette étude la question de la forme générale des armées du temps de paix pour arriver à l'examen des armées du temps de guerre, car c'est là, comme de juste que les progrès incroyables de l'armement ont fait et feront sentir leur influence, pour la raison très simple mais péremptoire qu'ils affectent la conduite même des opérations.

Oui, la conduite des opérations ! Aussi comprend-on que la question ait mis en mouvement les imaginations et soulevé les opinions les plus diverses.

On a opposé la guerre de siège à la guerre de mouvement, ou bien on a prédit que la décision jusqu'ici obtenue par les opérations terrestres allait prendre son vol pour s'offrir aux vainqueurs de l'air ; enfin on a annoncé la faillite définitive des principes de la guerre. C'est un bien gros mot.

Sans doute la conduite des opérations repose sur des principes très larges, très généraux que l'on retrouve toujours lorsqu'on réfléchit sur les campagnes de toutes les époques, mais c'est œuvre vaine que de s'attacher à les définir avec quelque précision ; d'ailleurs je peux vous affirmer que jamais un général dirigeant une bataille ne s'est dit : « quel principe vais-je appliquer ? » : il se contente de faire de son mieux ;

c'est une fois le succès obtenu, qu'il a le loisir de méditer et qu'alors il s'écrie : « tiens ! j'ai appliqué tel principe ».

Dans le même ordre d'idées il me paraît non moins difficile de prévoir la forme des opérations du début ; cette recherche était très à la mode avant 1914 et tout le monde commentait la fameuse formule de Bernardhi : « la concentration des armées contient la manœuvre de ces armées comme le nuage contient la foudre ». Cette formule était séduisante ; malheureusement l'expérience a montré son grave inconvénient qui est de lier les mains au gouvernement et de le contraindre à des décisions qui entravent l'action de sa diplomatie ; nul n'a mieux fait ressortir les dangers de ce prétendu principe de Bernardhi qu'un de ses compatriotes, le chancelier de Bethmann-Hohweg en écrivant dans son livre sur les considérations sur la guerre mondiale : « La réussite de l'offensive dans l'Ouest, jugée au point de vue militaire, entraînait obligatoirement le passage à travers la Belgique. Sur ce point les intérêts politiques et militaires se heurtaient violemment. L'injustice à l'égard de la Belgique était évidente et il fallait bien peser ses conséquences politiques générales. Le chef d'état-major général, le général de Moltke, n'était aucunement inaccessible à ces considérations, mais déclara que les nécessités militaires présentaient un caractère absolu. J'ai dû conformer ma conception à la sienne ».

Aussi, une conception de la conduite de la guerre qui envisagerait une offensive à tout prix, du premier jour, ne se concevrait-elle qu'au service d'une politique décidée à préparer la guerre à échéance ; nous avons dit, du point de vue général, ce qu'il faut penser de cette volonté d'agression : du point de vue militaire d'ailleurs il n'est pas impossible de lui préparer une parade.

Nous pensons donc qu'au lieu de chercher si la prépondérance du matériel a bouleversé les principes de la guerre ou si elle impose des opérations immédiatement agressives, il est plus sage et sans doute plus pratique de signaler les éléments de la conduite des opérations sur lesquels s'exerce plus directement l'influence de cet accroissement énorme du matériel et de chercher le sens de cette influence.

Les principaux de ces éléments nous paraissent être le combat où le matériel s'emploie et procure la décision et le ravitaillement qui apporte et entretient la vertu efficace de ce matériel, c'est-à-dire la ligne de bataille et les communications.

a) *La ligne de bataille.*

La puissance des armes modernes confère à une ligne de feu une force considérable ; en même temps la portée de ces mêmes armes permet de réaliser au bénéfice de certains points des convergences de feu redoutables et il est possible ainsi, par des renforcements et par des concentrations, d'obtenir sur certaines parties du front une puissance de feu formidable.

La manœuvre consiste à réaliser cette puissance sur un point ou dans une zone choisie, contre une position importante ou sur une aile ; dans la mesure du possible, on fait appel à la surprise, on prépare une exploitation rapide. Mais à la base de la combinaison il faut toujours placer sa condition essentielle, l'organisation d'une puissance de feu considérable.

Pour défendre un front de combat comme pour l'attaquer on cherche à réaliser la puissance de feu maxima et alors, on est amené à faire appel à tous les engins, à utiliser toutes les ressources du matériel moderne : portée, rapidité de tir, violence des explosifs, puissance des cuirassements, hauteur des envolées, instantanéité des liaisons ; on demande à sa mobilité de véritables manœuvres locales d'écrasement, mais toutes les combinaisons, artistiques ou non, se ramènent à faire coopérer tous les engins, quelle qu'en soit la nature. Cette coopération est poussée jusqu'au mélange, il n'y a plus d'armes différentes, il n'y a qu'une arme : le matériel. C'est une réalité qui offusque les particularismes du temps de paix, mais qui a été reconnue et proclamée sur le champ de bataille par les exécutants depuis le général jusqu'au soldat : c'était même le soldat qui se montrait le plus ardent à réclamer la coopération de ses mitrailleuses, de son artillerie, de ses chars de combat, de ses avions et je ne parle pas ici de la recrue qui, soumise aux épreuves d'une première rencontre, crie instinctivement à l'aide, je parle des vétérans, de nos poilus de la Bataille de France, soldats incomparables par leur expérience,

leur ardeur raisonnée, leur ténacité renseignée ; ils connaissaient à fond la tactique et pour cause, étant ceux qui en font les frais. Il s'établissait entre eux et leurs chefs jusqu'au commandant d'armée inclus — et j'en peux témoigner — des communications purement morales, un langage secret dont le code s'imposait au commandement ; malheur au chef qui n'eût pas su le déchiffrer. Dans la dernière année de la guerre l'attitude des troupes, leur entrain ou une certaine réserve au cours de la préparation d'une opération indiquaient la confiance dans la valeur de cette opération ou son doute sur son efficacité ; il appartenait au chef de saisir cette impression, de revoir au besoin les mesures prises et de ramener le sourire.

Ce dogme — je ne crois pas le terme exagéré — que nos soldats ont proclamé avec nous est le dogme de l'union des armes ; il est la résultante directe de l'importance prépondérante qu'a prise l'armement ; je crois que de nouveaux perfectionnements ne peuvent qu'en accentuer et en développer la portée.

Son influence sur l'organisation intérieure des armées s'était déjà manifestée au XIX^e siècle par la création de la Division, unité de toutes armes où l'infanterie conservait une place hautement prépondérante ; au cours de la grande guerre on a vu la Division abandonner une partie de son infanterie pour se gonfler d'artillerie légère, d'artillerie lourde, de génie, de mitrailleuses, d'engins rapprochés ; les jours d'attaque on lui incorporait les gros canons, les petits canons, les chars d'assaut, les avions. Seule, l'impossibilité d'entretenir tout le matériel désirable empêche de la doter organiquement d'un armement complet mais son organisation est conçue de manière à lui permettre d'absorber cet armement au moment voulu. Il est permis de croire que le principe poursuivra ses exigences et qu'il amènera à préparer et à organiser l'union des armes jusque dans le régiment.

b) *Les communications.*

Si les propriétés de l'armement moderne ont donné au feu une prépondérance aussi écrasante, elles ont en revanche

créé des servitudes dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont implacables à tel point que, pendant la grande guerre, les belligérants ont dû soumettre à ces servitudes les projets que formaient leur volonté d'aboutir et leur désir de faire vite.

Parmi les propriétés de cet armement, en effet, il en est deux surtout qui pèsent lourdement sur la conduite des opérations : c'est la capacité et par conséquent le poids d'une partie des projectiles et, pour tous les projectiles, c'est la rapidité du tir. L'armement moderne est lourd et surtout il est gros mangeur de munitions, — et alors les communications qui assurent le ravitaillement des armes ont pris une importance capitale. Les exigences terribles du ravitaillement sont la rançon des progrès de l'armement.

Sans doute de tout temps les communications ont joué un grand rôle à la guerre et l'art de la stratégie a été d'atteindre les communications de l'adversaire sans compromettre les siennes.

Mais les communications d'autrefois et celles d'aujourd'hui n'ont, pour ainsi dire, que le nom de commun.

A l'aide des plans et gravures du Ministère de la Guerre ainsi que des tableaux de musées militaires on arrive facilement à reconstituer l'aspect des champs de bataille du Premier Empire. On voit une première ligne composée de canons, de bataillons, d'escadrons, ligne très dense, très épaisse que survolent les traditionnels flocons de fumée. En arrière, à assez courte distance et quelque peu clairsemés, des caissons, des voitures à vivres avec leurs bâches de toile et quelques ambulances. Dans le fond du tableau, l'amorce blanche d'une route qui s'éloigne et que nous savons être la route d'étapes de l'armée, celle où s'échelonnent quelques rares magasins et qui aboutira en territoire national à un arsenal et à un hôpital. Il fallait peu de monde pour desservir ce frêle organisme de l'arrière et beaucoup pour étoffer la ligne de bataille, aussi toute l'armée ou presque était-elle entassée sur le front de bandière.

En 1870 le tableau n'aurait pas beaucoup varié : la ligne de bataille un peu plus profonde, les arrières un peu plus garnis.

En 1918, au cours de la formidable Bataille de France, le front se présentait singulièrement dilaté, les taches grises du matériel y alternaient avec les petits points noirs du personnel et des lacunes s'y détachaient qui paraissaient, faussement d'ailleurs, complètement désertes. Mais, à mesure qu'on s'éloignait de la ligne de combat, la vie semblait renaître ; à une quinzaine de kilomètres en arrière, on traversait toute une bande de terrain très habitée, hérissé de dépôts de munitions, de dépôts de matériel, d'ateliers de toute nature et d'ambulances ; quarante kilomètres plus loin, on trouvait une autre bande encore plus profonde et encore plus habitée où d'immenses entrepôts de munitions et de matériel voisinaient avec des parcs de réparations, de grands hôpitaux avec des magasins à vivres ; plus loin encore, c'est-à-dire dans l'intérieur même du pays, les entrepôts succédaient aux usines, les parcs de bétail aux minoteries, les hôpitaux aux centres de convalescence. Voilà ce que sont devenus les quelques centaines de caissons et de voitures qui s'éparpillaient derrière la ligne de bataille d'Austerlitz.

Entre toutes ces bandes, d'ailleurs, entre toutes ces installations, d'interminables théories de camions automobiles roulaient sans relâche, des voies ferrées faisaient glisser jour et nuit des centaines de trains. La vie, la même vie circulait sans interruption à travers tous ces organes depuis la ligne où se menait le combat jusqu'au port où débarquaient subsistances et matières premières et ce mouvement nourri et perpétuel de l'arrière vers l'avant avec retour vers l'arrière donnait l'impression d'un immense tapis roulant. Ainsi s'est transformée la mince route d'étapes où les convois de la Grande Armée cheminaient placidement par petites étapes de Vienne à Ulm, d'Ulm à Strasbourg.

Aussi, autrefois, les communications étaient-elles un fil facile à protéger et d'ailleurs une armée manœuvrière pouvait à la rigueur perdre pendant quelques jours ses communications sans être frappée d'impuissance ; aujourd'hui une restriction des communications équivaut à un commencement d'asphyxie, leur interruption amènerait immédiatement la mort et d'autre part elles ont pris une amplitude, des dimensions telles que la

zone où elles s'étalent ne peut être couverte que par la position même de l'armée qu'elles ravitaillent. Jamais encore les communications n'avaient été à la fois aussi immédiatement essentielles et aussi vulnérables et la nécessité de les protéger pèse lourdement sur les conceptions du haut commandement, de même que le désir d'atteindre celles de l'adversaire anime plus vivement ses plans d'offensive.

Ces préoccupations ont pris une place d'autant plus grande que là encore le machinisme joue son double jeu ; en même temps qu'il rend les communications plus essentielles et plus vulnérables, il augmente la portée des canons chargés de les atteindre et surtout il crée des engins plus particulièrement aptes à les attaquer. C'est ainsi qu'il glisse sournoisement les sous-marins sous les escortes des convois maritimes ; il fait survoler par les avions de bombardement les gardes des voies ferrées et des entrepôts, — et du coup voilà que les théâtres d'opérations s'élargissent singulièrement.

En effet, à côté des armées de terre il existe des armées maritimes et, de quelque nom qu'on les appelle, des armées de l'air. Certes ces armées ont leur action immédiate cantonnée dans l'élément qui est leur raison d'être, mais ce sont les opérations elles-mêmes qui, sous la pression du machinisme, ont cessé d'être purement terrestres, ou maritimes ou aériennes. Ce sont les opérations qui ont débordé d'un élément dans l'autre : c'est jusqu'à la mer et sur la mer que l'armée de terre a poussé ses communications et qu'elle a installé son ravitaillement. Réfléchissez que le pays d'Europe le moins maritime, la Suisse, a dû pendant la grande guerre, organiser pour son ravitaillement une ligne de communications aboutissant à un port de la Méditerranée ; pourtant elle n'était pas engagée dans les hostilités, mais elle se trouvait au milieu des hostilités et cet entourage mouvementé suffisait pour lui imposer des mesures spéciales. Alors même que des entreprises combinées n'auraient pas à s'exercer sur les côtes, la conduite des opérations est obligée aujourd'hui d'envisager l'emploi de la marine pour la défense des communications et pour la manœuvre contre les communications de l'adversaire. C'est non seulement sur la mer que l'armée de terre a débordé ; c'est aussi dans l'air.

Elle ne s'est pas contentée d'y transporter ses moyens de reconnaissance et ses observations, elle y a enlevé ses organes de combat, mitrailleuses, bombes et bientôt canons.

Sans doute l'armée de l'air en est encore à se débattre contre de lourdes servitudes comme les intempéries et les exigences de l'atterrissage. Mais chaque jour elle tend à s'en dégager et le moment viendra où elle sera en état de mener dans l'air des opérations de longue haleine ; celles-ci seront principalement contre les communications de l'adversaire en prenant ce mot dans le sens le plus large, voies ferrées, entrepôts, ressources de toute nature comme usines, ports, localités ; ses effets matériels s'augmenteront d'effets moraux importants. Sans doute la défense passive et active s'organisera et tendra à limiter ses effets, mais ils n'en resteront pas moins considérables. La conduite des opérations ne peut faillir à englober dans ses plans un facteur de cette importance et à orienter son efficacité dans le sens général de ses combinaisons.

Dans le domaine stratégique comme dans le domaine tactique, l'importance accrue du matériel a donc pour résultat d'élargir singulièrement la zone d'action de la conduite des opérations : de même que sur le champ de bataille elle impose une union de toutes les armes poussées jusqu'à l'extrême, de même dans les théâtres d'opération elle exige une coordination étroite des armées de terre, de mer et de l'air.

Cette condition nouvelle a une répercussion immédiate toute naturelle sur l'instruction du temps de paix du haut commandement et des états-majors, — et ceci est une conséquence professionnelle ; mais elle atteint plus haut encore jusqu'aux gouvernements eux-mêmes devant lesquels elle pose des problèmes complètement nouveaux. La preuve manifeste de cette évolution s'étale aux yeux de tous dans les discussions de la commission préparatoire à la réduction des armements ; on y constate l'impossibilité pratique de traiter séparément les armements terrestres, maritimes et aériens et l'évidence s'établit aux yeux du public que la puissance militaire d'une nation n'est qu'une combinaison de ces trois éléments, — c'est ce qu'on appelle l'interdépendance des armements, — conséquence inéluctable des progrès incessants du matériel de guerre.

V. LA QUESTION MORALE.

En regardant de près les événements de la grande guerre, j'ai cherché à montrer que le plus caractéristique était l'importance énorme prise par le matériel et que cette importance ne pouvait qu'augmenter parce que les industries du temps de paix, en poursuivant leur travail normal, se trouvaient contribuer à l'œuvre de guerre. La prépondérance du matériel, voilà le caractère essentiel des armées modernes.

Nous avons examiné les répercussions que pouvait avoir cette prépondérance sur les armées du temps de paix et nous avons vu qu'elles se manifestaient peu sur la forme générale de ces armées laquelle dépend tout d'abord de facteurs d'une autre nature ; elles affectent en revanche la constitution intérieure de ces armées, elles disposent celles-ci en profondeur, spécialisant l'instruction des hommes et élargissant par des exigences très lourdes celle des officiers.

Dans les armées du temps de guerre la prépondérance du matériel modifie profondément l'allure de la ligne de bataille en imposant aux différentes armes une union de plus en plus étroite qui s'achemine vers une fusion complète ; en même temps elle confère aux communications une importance de premier plan, dont les exigences ne peuvent être satisfaites que par la coopération des armées de terre, de mer et de l'air ; ces exigences nouvelles entraînent des conséquences dont on ne fait encore que soupçonner la portée.

Mais, quelque multiple que soit le matériel, quelque perfectionné que soit l'armement, ils restent de simples objets inertes tant que ne vient pas les animer celui qui, seul, a le pouvoir de leur donner la vie et de déchaîner leur efficacité, l'homme.

Comment doit se comporter l'homme en présence de cette redoutable puissance du matériel ? — la réponse est simple : il faut que l'homme se plie aux exigences nouvelles avec la volonté de les maîtriser.

Les perfectionnements exciteront son habileté, la multiplicité des types élargira son intelligence, la puissance meurtrière des engins aiguisera son sang-froid et sa décision — voilà pour la qualité ; l'extension des branches qui confinent à l'industrie de

guerre, la faculté chaque jour plus fréquente d'adapter les industries pacifiques à l'œuvre de guerre augmenteront le nombre de ceux qui seront appelés à collaborer à la lutte — et voilà pour la quantité.

En présence de cette situation tragique, il faut que l'homme se redresse, qu'il prenne conscience de ses devoirs et dans sa vie de citoyen, il faut qu'il marche sous l'empire de deux notions qui doivent s'incruster dans sa conscience.

La première est qu'une guerre nouvelle serait un cataclysme plus violent et plus profond encore que la grande guerre de 1914-18 ; les plus grands efforts doivent être faits pour l'éviter.

La deuxième notion est que si, malgré tout, le cataclysme se déchaîne, il ne réservera pas ses fureurs aux seuls professionnels ; tous les citoyens sans exception se trouveront entraînés à la défense du pays.

Alors entreront en jeu les forces morales capables de dompter et de multiplier les forces matérielles et ceux-là seront les plus forts dont les cœurs seront le plus profondément imprégnés de l'esprit de sacrifice et de l'amour de la patrie.

Ces forces morales, la guerre de matériel a pris soin de les définir car elle en exige, elle leur impose une forme tout à fait spécifique.

Il ne s'agit plus des faits d'armes éclatants accomplis au grand jour de la gloire auxquels la peinture et la poésie assurent l'immortalité : Bonaparte au pont d'Arcole, Arnold de Winkelried à Sempach.

C'est l'acte obscur d'héroïsme voulu, de sacrifice personnellement consenti ; c'est le témoignage de volonté de l'homme qui chemine la nuit, dans un terrain bouleversé par les entonnoirs, sous le feu ininterrompu et qui après des heures d'angoisses et d'efforts atteint le poste assigné ; c'est le permissionnaire qui quitte la bataille où son camarade vient de tomber à côté de lui, et qui, au jour dit, à l'heure dite, revient prendre sa place de combat sachant que la mort guette peut-être son retour. C'est partout l'exemple individuel, l'impératif infime du devoir individuel, le sacrifice ignoré individuel.

La guerre de matériel exige une dépense inouïe de vertus individuelles dont la somme constitue les vertus collectives qui

ont immortalisé, qui ont placé dans une auréole toute moderne les combattants de la grande guerre.

Ces forces morales se préparent en temps de paix par l'instruction et l'éducation. Le sens de la dignité personnelle du citoyen chez le soldat, le sens des responsabilités sociales dans la classe instruite où se recrute le corps d'officiers indiquent que les combattants de demain seront aptes à pratiquer les vertus nécessaires et que les forces morales sauront dompter les forces matérielles.

Les grandes traditions helvétiques sont particulièrement propres à préparer les forces morales, elles les perpétuent avec vigueur sur une terre favorable aux moissons généreuses, sur une terre de liberté.

Général DEBENEY.
